

Ce facteur important du développement de l'influence bureaucratique de la C.F.T.C. a été renforcé par le fait que cette Centrale pouvait apparaître, dans certains milieux, comme moins attachée aux impératifs d'un parti et plus autonome dans sa détermination. Mais si cette progression très relative existe pour la C.F.T.C., elle est limitée à des secteurs très étroits et non décisifs (employés, fonctionnaires), mais touche bien moins les corporations ouvrières où les effectifs de cette centrale sont quasi inexistantes (métaux, bâtiment, docks). Il est d'ailleurs certain que dans l'ensemble, les effectifs de cette Centrale ont suivi les mêmes effondrements que ceux des diverses autres organisations.

Pour toute l'avant-garde, pour la majorité des travailleurs, la C.F.T.C. reste justement la machinerie syndicale la plus efficacement utilisable par le patronat. Cela, tant par sa conception et sa tradition de syndicalisme de collaboration de classe et de patronalisme que par ses actions d'organisation de "jeunes" dans les luttes ouvrières (tout récemment encore, dans le conflit des Madinettes).

Pour reprendre l'exemple de la Région Parisienne qui est certainement très représentative à ce sujet, on peut donc constater :

1) Sur plus de trois millions de salariés, on peut estimer à 700.000 ceux qui ont abandonné toute forme d'organisation syndicale, après avoir fait l'expérience désastreuse, à leurs yeux, de leurs politiques et de leurs directions.

Quelques chiffres illustrent sur d'autres terrains cette crise des appareils syndicaux. La "Vie Ouvrière" organe de la tendance stalinienne dans la C.G.T. a dû procéder, après la période des Congés 1949, à une véritable campagne de relancement. Malgré ses efforts, cette "Vie Ouvrière" a vu baisser son tirage - bouillons compris - de 480.000 en 1945, à 135.000 exemplaires en Octobre 1949. Les Syndicats du Livre ont perdu 10.000 adhérents entre leurs deux derniers congrès. L'impression type elle-même, pour la C.G.T., en a perdu 5.000.

2) 25 % seulement, au maximum, des travailleurs sont organisés.

Les syndicats autonomes nés après la rupture de l'unité syndicale, regroupés avec des noyaux préexistants d'organismes autonomes disséminés dans quelques peu nombreuses entreprises, n'ont fait que stagner. Leur Fédération (Fédération des Syndicats Autonomes) n'a été qu'une tentative bureaucratique en vue de rompre l'isolement dans lequel ces syndicats se seraient impuissants. Le Cartel fut une initiative plus large d'Unité d'Action.

L'influence réelle de ces organismes dans la classe ouvrière n'a pas progressé et leur impuissance à s'intégrer concrètement dans les luttes, à animer des couches ouvrières ayant vécu dans toutes les centrales l'expérience des directions réformistes, et staliniennes, n'a abouti qu'à stériliser pratiquement la capacité d'intervention des militants révolutionnaires qui s'y sont enfermés.

Le poids que fait poser sur les travailleurs (dans le sens de la réserve et d'une défiance évidente) leur prise de conscience de la trahison de leurs directions, de l'impuissance où les met leur division, est un facteur nouveau, quant à son ampleur, de la situation dans le mouvement ouvrier.